

Jean-François BRAUNSTEIN
LA PHILOSOPHIE DEVENUE FOLLE
Le genre, l'animal, la mort
Grasset & Fasquelle, Paris, 2018

Le titre de l'ouvrage est parfaitement adapté à son contenu¹. Les textes cités précisément révèlent la véritable folie qui s'est emparée d'un certains nombres d'universitaires américains et dont nous n'avons ici qu'un écho assourdi et tempéré. Il est certain que si les militants végans européens ou ceux de Mourir dans la Dignité étaient au courant, ils auraient probablement quelques difficultés à s'y reconnaître. Et pourtant, c'est bien sur les mêmes prémisses que se fondent leurs actions. Leur développement, dans une pure logique qui se veut rationnelle, aboutit à des conséquences difficilement acceptables. Sauf pour ceux qui, comme les chefs de file de ces approches, défendent une vision totalement utilitariste au sens de Bentham. C'est-à-dire une vision qui considère qu'est moral tout ce qui maximise le bonheur/plaisir du plus grand nombre. Bien sûr, nous n'avons à aucun moment ni la définition du bonheur, ni celle de qui est ce plus grand nombre. C'est cette affirmation pourtant qui justifie des « expériences de pensée » qui remplacent avantageusement pour nos universitaires l'expérience de la vie, qui est-elle entachée d'un vice insupportable : elle est souvent émotionnelle ; et en plus pleine de contradictions.

Jean-François BRAUNSTEIN a eu je trouve bien du courage. J'ai côtoyé quelques auteurs qu'il cite (J. BUTLER, B. PRECIADO, A. FAUSTO-STERLING, Martha NUSSBAUM par exemple) en me demandant parfois s'il y avait une part d'humour dans leurs provocations. Et souvent, j'ai abandonné en cours de route tellement la base même de leurs propos me semblait ineptes, et finalement sans humour aucun. Par contre, je ne connaissais pas John MONEY, le fondateur de la théorie du genre, ni Peter SINGER ou Donna HARAWAY, tenants de l'antispécisme. Notre auteur, lui, a parcouru toute cette littérature, dans sa version originale, avec une patience qui me semble admirable. De plus, il s'est intéressé à la vie concrète de ces auteurs : se conduisent-ils selon les principes qu'ils professent ? Parfois, mais pas toujours bien sûr. Ainsi Peter SINGER qui est partisan de l'euthanasie des malades d'Alzheimer entretient-il à grands frais sa mère atteinte de ce mal dans un établissement spécialisé. Personne n'est parfait !

Mais le résultat est là : le simple compte-rendu des thèses soutenues par ces « penseurs » est plus efficace je pense qu'une discussion pied à pied qu'elles ne méritent pas. D'ailleurs, rien dans les affirmations des auteurs présentés ne se présentent comme une ouverture au dialogue.

Trois thèmes sont ainsi abordés : celui de la théorie du genre, celui de l'antispécisme (l'absence de différence de droits entre les espèces) et enfin celui de l'euthanasie et de l'infanticide (rebaptisé élégamment par certains « d'avortement post-natal » !).

Je vous laisse le plaisir (?) surprenant de découvrir les détails des argumentaires qui sont portés à notre connaissance. Je me contenterai de reprendre ce que Jean-François BRAUNSTEIN souligne en conclusion : toutes ces approches, anti-humanistes ont comme point commun une haine du corps, encombrante limite, source de frustration insupportable, et dont la sexualité nous rappelle en permanence notre incomplétude fondamentale, ce qui est inacceptable et qui peut être, pour certains, avantageusement

¹ A rapprocher d'un article de Pierre BARTHELEMY, dans le monde du 4 octobre 2018, consultable sur internet
<https://www.lemonde.fr/.../culture-du-viol-chez-les-chiens-un-vaste-canular-trompe-des-...>

remplacée par une myriade de « genres », dont on pourrait changer comme on change de chemise.

J'ajouterai personnellement que je trouve que ces philosophes sont hélas les enfants monstrueux de DERRIDA et de FOUCAULT. La déconstruction de tout est devenue nihilisme enragé, et la lutte contre l'oppression des minorités se transforme en persécution des majorités... Une idée juste au départ, prolongée jusqu'à l'absolu, devient injustice suprême. De la compassion pour la souffrance animale, on passe à l'absence de compassion pour les humains, ou plutôt, au nom de cette compassion devenue utilitariste, on recommande de tuer certains humains pour leur éviter une vie « indigne d'être vécue », et on en arrive à la conclusion – logique – qu'il vaut mieux expérimenter sur des malades dans le coma ou des débiles profonds que sur des cochons en bonne santé.

La question à laquelle ne répond pas notre auteur, c'est celle du succès de ces philosophies devenues folles. Pourquoi tant d'Universités les entretiennent-elles ? Pourquoi tant de lecteurs, de suiveurs, de fanatiques adeptes ? Quels sont les ressorts de séduction qui hypnotisent tant les foules ?

Un point commun soutient « officiellement » toutes ces approches : le désir du bien, celui d'épargner à tous et à chacun toute souffrance. Il y a, au départ de chacun de ces mouvements de pensée, une idée qu'il est difficile de ne pas partager : rendre le monde meilleur, diminuer les peines. C'est toujours ce visage-là qui est présenté... au début. C'est peut-être une méthode qui se veut socratique : à partir de cet accord positif, le lecteur est conduit logiquement, pas à pas, à accepter ce qu'il n'accepterait jamais d'emblée. Sauf que SOCRATE conduisait par le dialogue de la certitude à l'incertitude, et que là on ne va que d'une certitude vague (bien c'est mieux que mal, le plaisir c'est plus sympa que la douleur) à des certitudes encore plus rigides (le sexe est une pure construction sociale, humain = non humain, mort = 0). Disparition de la complexité et des tensions éthiques. La maximisation du profit(able) règne tranquillement. Mais un profit jamais défini précisément puisque laissé à la subjectivité (« la liberté ») de chacun, et au profit de qui ?

Sur chacun de ces thèmes - le genre, l'animal, la mort - le même processus de logique déshumanisante. Le sexe, qui a assuré la perpétuation de l'espèce depuis des millénaires, n'est à notre époque technique plus nécessaire ; l'homme augmenté ou le cyborg ou les manipulations génétiques remplaceront volontiers cette manière de procréer dont un ami me disait, à propos d'un couple d'homosexuels qui avait eu un enfant, qu'ils l'avaient fait « à l'ancienne », c'est-à-dire en recourant à un rapport sexuel d'un des deux avec une femme consentante pour cette maternité-paternité !

La différence entre l'humain et le non humain ne se justifie plus puisque nous avons maintenant mille preuves que nos facultés existent peu ou prou, à leur manière, chez plein d'autres animaux non humains. Le problème bien sûr est qu'il va être difficile de faire accepter nos règles sociales à tous ces êtres sensibles. Et, un jour sans doute, il faudra aussi y inclure les végétaux : ne découvre-t-on pas de plus en plus de faits qui montrent que les plantes aussi sont sensibles, communiquent, et se projettent dans l'avenir ?

Quant à la mort, en attendant de la reléguer au magasin des accessoires d'Halloween, il faudra la rendre douce, douce, avant même tout début d'ombre d'une souffrance. Une mort « humaine » en quelque sorte, dont des comités, probablement d'éthique, décideront à notre place.

Rappelons-nous qu'il y a eu des états américains qui ont pratiqué la castration eugénique jusque dans les années 1960. Et qu'à partir du moment où l'on pose socialement la question qu'est-ce qu'une vie digne d'être vécue ? il y a le risque que certains imposent leur réponse à tous : les premiers de cordée ? les bien-pensants ? les bien-croyants ? les bien-portants ? les plus intelligents / beaux / riches / rebelles / marginaux / diplômés / philosophes ?...

... Je crois que je vais relire « *Et on tuera tous les affreux* » de Boris VIAN...